

**INSTITUT DE FRANCE**

**ACADEMIE DES BEAUX-ARTS**

DISCOURS PRONONCE DANS LA SEANCE PUBLIQUE TENUE PAR L'ACADEMIE  
DES BEAUX-ARTS

présidée par M. Olivier Messiaen, Président de l'Académie, le mercredi 23 mai  
1973

POUR LA RECEPTION DE

**M. Marc SALTET**

ELU MEMBRE DE LA SECTION ARCHITECTURE

par

**M. Olivier MESSIAEN**

Président de l'Académie

M. Marc Saltet, récemment élu au fauteuil vacant dans la section d'architecture par suite du décès de M. Charles Lemaesquier, est introduit dans la salle des séances par M. Emmanuel Bondeville, Secrétaire perpétuel.

Le Président prononce le discours suivant :

Marc Saltet, quand je vous ai rencontré pour la première fois, j'ai été frappé dès l'abord par votre grande taille, par votre aspect général de douceur et de modestie, d'honnêteté et de sincérité. Avant de détailler vos origines et le premier chapitre de votre existence, je crois qu'il me faut citer l'étonnante parole que vous m'avez dite (parole qui résume la période la plus noble et la plus efficace de votre vie) : « En me consacrant à Versailles, je suis entré en religion. » Vous êtes ce qu'on appelle un Français de sang mêlé. Né le 11 avril 1906 à Alger (où votre père, médecin militaire, était en garnison à cette époque), vous pouvez passer pour un méridional, car votre mère est née à Montpellier et votre père à Saint-Jean-du-Gard. Cependant, votre grand-père Burnand était Suisse, votre grand-mère (une demoiselle Guigues de Pranginsé) était de Genève, et, en y regardant de plus près, on découvre dans votre ascendance une arrière-grand-mère anglaise, et des Hollandais du côté maternel comme du côté paternel. Enfin, une de vos aïeules fut enfermée à la « tour de constance » d'Aigues-Mortes, à l'époque de Louis XIV, pour le seul crime d'appartenir à la religion protestante. Toutes ces influences conjuguées vous ont donné ce petit air anglais, fait de timidité et de force cachée, qui vous caractérise.

Vous vous occupez de Versailles et de Trianon sous tous leurs aspects. Comme architecte en chef. Et c'est là, vraiment, votre unique souci depuis vingt longues

années. Ce qui ne veut pas dire que vous n'avez fait que cela, que vous n'avez pas travaillé ailleurs. Bien au contraire! Ouvrons votre curriculum vitae...

Après vos études secondaires (bachelier latin-langues et philosophie en 1924), vous entrez à l'Ecole des Beaux-Arts en 1927, vous y restez jusqu'en 1931. Vous voilà architecte diplômé par le gouvernement en 1936, puis reçu n° 1 au concours d'Architecte des Bâtiments Civils et Palais Nationaux en 1946. Je lis un peu plus loin la liste de vos titres honorifiques et décorations ; elle est si longue et si variée de couleurs qu'il vous faudrait plusieurs cartes de visites pour tout énumérer, et porter tout cela vous transformerait en tapisserie vivante, car tout y va : depuis la classique Légion d'honneur, le Mérite, et les Arts et Lettres, jusqu'au Laos, au Népal, au Pérou, au Siam, en passant par la Suède, la Norvège, et la Finlande. Puis, nous arrivons au chapitre glorieux des fonctions officielles : Architecte de l'Opéra de Paris de 1946 à 1951 ; Architecte en chef du Monument de la rue d'Anjou de 1951 à 1953 ; Architecte des Affaires étrangères de 1950 à 1953 ; Architecte en chef de l'Opéra de Paris de 1951 à 1953 ; Architecte pour la reconstruction d'Amiens de 1946 à 1953 ; Architecte chargé du secteur sauvegardé de Montpellier depuis 1967 ; Architecte en chef, conservateur du Domaine national du Louvre et des Tuileries depuis 1968 ; et enfin, Architecte en chef du Domaine national de Versailles et des deux Trianons, depuis 1954.

Ici, nous quittons la gloire pour une amitié passionnée, pour une sorte de « mariage » entre Trianon, Versailles, et vous, et comme vous le dites si fortement, pour votre « entrée en religion ». Combien je vous comprends, Marc Saltet! Certes, on peut penser tout ce qu'on voudra de nos Rois de France, admirer leur noblesse et leur majesté, reconnaître à Louis XIV un sens artistique aigu, pleurer sur la fin terrifiante de la pauvre Marie-Antoinette... - il nous reste d'eux les « jardins à la française », triomphe de l'esprit géométrique et solennel du génial jardinier que fut Le Nôtre - il nous reste d'eux ce chef-d'œuvre de proportions et d'élégance qu'est le grand Trianon. Lorsque j'avais dix ans, mon émerveillement de petit provincial français débarquant à Paris s'est exercé d'abord sur les vitraux de la Sainte Chapelle et leur éblouissement de couleurs, puis j'appris à connaître les vitraux de Chartres et de Bourges, mais je me souviens encore du choc que j'ai reçu la première fois que j'ai vu le grand Trianon, tout rose, au milieu de l'or et de l'ambre des feuilles mortes. L'admirable symétrie de l'entrée ; les merveilleuses colonnes ioniques, en marbre rose du Languedoc, disposées par paires dans le péristyle ; le campan vert veiné de rouge des colonnes sur cour ; l'étonnant déséquilibre de la façade postérieure qui s'en va en hauteur vers la droite (déséquilibre largement compensé par l'appel d'intérêt qui s'impose depuis le grand canal » selon vos propres paroles), tout cet ensemble (de jour comme de nuit, au lever comme au coucher du soleil, par grande lumière ou par temps d'orage) exhale une telle harmonie, une telle suavité dans l'ordonnance, qu'on se sent à sa vue comme pénétré de douceur, comme « accordé », et que l'on pourrait dire au palais de Trianon ce que Rilke disait à la Nuit silencieuse : « Pour moi aussi, le rapport, veuille l'établir avec tout ce que tu acquiers et sais convaincre. » Devant un tel chef-d'œuvre, on est saisi d'angoisse à la pensée des fautes de goût qu'une restauration hâtive, une modernisation

excessive, ou le simple entretien, peuvent faire commettre. Or c'est là que vous avez travaillé le plus profondément et avec le plus de tact. Vous avez dû, en effet, vous occuper des planchers, des boiseries sculptées, des 210 fenêtres, installer chauffage et climatisation, revoir les lustres, installer les lignes téléphoniques, pourvoir à l'équipement sanitaire d'une trentaine de chambres pour les grandes réceptions (chefs d'Etats, souverains étrangers avec leur suite). Et voici le plus difficile : l'éclairage nocturne! Il fallait, bien sûr, un éclairage électrique indirect : d'abord pour l'illumination des façades, mais surtout pour les dessins délicats du gazon et des fleurs, des jets d'eau et des ifs taillés en cônes! Pas de fausse lumière allant de bas en haut, mais un éclairage venant de haut (comme celui du soleil), et complètement dissimulé. De plus, en homme du XXème siècle, vous avez pensé aux autos, et vous vous êtes servi de « cataphotes » (réflecteurs employés en signalisation routière), que vous avez pourvus d'une lampe verte : ces « cataphotes » balisent la voie qui conduit au grand Trianon comme une « armée de vers luisants » (je vous cite), empêchant les automobilistes d'allumer leurs phares et de détruire brutalement la poésie nocturne du parc.

Nous tournons une page, Marc Saltet, et je contemple avec vous une autre partie de votre domaine : le parc de Versailles. Il est tellement français qu'il est le type même de la création de Le Nôtre : le « jardin à la française ». Vous me conduisez, vous m'expliquez la marche à suivre et la bonne direction de mes regards. Voici l'Orangerie, le parterre du midi, le parterre d'eau, le parterre nord, le « bassin de Neptune ». Puis je descends « l'escalier de Latone » (divisé en trois étagements, et dont la rampe est cachée par un mur de verdure). Nous contemplons le bassin de Latone, avec ses trois soubassements d'hommes et de femmes à têtes de grenouilles, illustrant la métamorphose des paysans de Lycie. On débouche sur une large plate-bande de gazon : le « tapis vert ». Le long du « tapis vert », à sa droite et à sa gauche, de grands arbres, une haute charmille, une douzaine de statues et de vases de marbre. Et peu à peu, par stades successifs, on a oublié la pierre au profit de la verdure. Par une sorte de « modulation » harmonique ou de « métabole » rythmique, on passe du minéral au végétal, sans heurts, presque insensiblement. Il faut faire maintenant la promenade en sens rétrograde, et revenir du grand canal vers l'escalier de Latone et l'énorme masse de pierre du château, pour savourer à nouveau cette « métabole » et « modulation » : la progression du végétal au minéral et la victoire de celui-ci. Louis XIV a peut-être été le premier à prendre conscience de ce double mouvement aller-retour, lorsqu'il écrivit dans un petit guide de Versailles, datant de 1689, ces lignes révélatrices : « Aller droit sur le haut de Latone, faire une pause pour considérer Latone, les lézards, les rampes, les statues, l'allée royale, l'Apollon, le canal, puis se tourner pour voir le parterre et le château. »

Nous pouvons encore faire une autre promenade - historique, celle-là - et méditer sur le mouvement « grandeur-décadence », « crescendo-decrescendo », qui conduisit nos Rois à l'apogée de la gloire et redescendit si vite vers la catastrophe. Cela se récite en six atroces couplets : Premier couplet : le petit château de Louis XIII.

Deuxième couplet : le grand parc, le grand canal, et le magnifique château du Roi Soleil. Troisième couplet : devenu vieux, Louis XIV fait construire le grand Trianon : il s'y rend en gondole depuis la « petite Venise ». Quatrième couplet : Louis XV aime le grand Trianon ; il y habite souvent (d'abord avec Marie Leczinska, puis avec Mme de Pompadour). A la mort de Mme de Pompadour, il fait construire le petit Trianon pour Mme du Barry. Cinquième couplet : Louis XVI donne à Marie-Antoinette le petit Trianon. Marie-Antoinette fait construire le « hameau » pour oublier l'étiquette et jouer à la fermière. Sixième et dernier couplet : le peuple se révolte, Louis XVI et Marie-Antoinette meurent sur l'échafaud.

Quand vous m'avez rappelé ces choses, Marc Saltet, j'étais triste à pleurer. Mais je vous ai dit que j'étais le musicien du son-couleur, et à cause de la couleur, la conversation est tombée sur les fleurs et les arbres. Alors je vous ai questionné : vous m'avez répondu en architecte-jardinier, et voici ce que j'ai appris :

1° Que vous vous occupez à Versailles de la taille des arbres : taille en hauteur des arbres de ligne qui se couronnent d'un dôme de feuillage et se rétrécissent en culotte de golf ; taille horizontale des palissades en bois de charme ou « charmillés » ; taille des ifs en cônes ; taille des buis vert foncé à différentes hauteurs pour faire des broderies, souligner et cerner les parterres de fleurs.

2° Qu'il y a 300 000 plants de fleurs à Versailles, et 150 000 à Trianon. Que l'Orangerie de Versailles contient 1 200 arbres dont 900 orangers, et que certains de ces orangers viennent de Vaux-le-Vicomte, et ont contemplé Fouquet (le surintendant des Finances) avant de connaître Louis XIV.

3° Qu'il y a trois genres de compositions florales dans le petit parc de Versailles ; ils entourent le château et sont renouvelables tous les trois ans pour ne pas épuiser le sol. Ce sont : le tapis d'Orient (géranium rouge, sauge rouge, verveine violette, gloxinia jaune, marguerite blanche, cinéraire maritime gris argenté. C'est le bleu violet de la verveine qui domine). Le parterre de bégonias (taches jaunes et violettes du gloxinia et de la verveine. C'est le rose des bégonias qui domine). Le parterre de sauge (quelques fleurs de couleurs variées font un léger pointillisme dans le rouge dominant de la sauge).

4° Que les parterres de fleurs du grand Trianon ne varient jamais : ils sont liés au marbre rose du château. La fleur dominante est donc le bégonia rose, souligné par le gris argenté des cinéraires maritimes, et légèrement irisé (comme le marbre rose lui-même) de quelques autres couleurs en taches discrètes.

En rythmicien, j'ai admiré avec vous la grande « métabole » minéral-végétal-minéral, du parc de Versailles. En amateur du son-couleur, je vous ai questionné sur les parterres de fleurs et leur ordonnance colorée. Maintenant, l'ornithologue se réveille en moi, et je vous pose cette question : « Quels oiseaux chanteurs trouve-t-on à Versailles et à Trianon ? » Et vous me répondez simplement : « Venez, vous verrez, vous entendrez. » Je suis venu. Et je vous ai vu chez vous, Marc Saltet, au milieu de vos merveilles. Et ce fut un après-midi de conte de fée, une soirée de rêve où les oiseaux et les fleurs rivalisaient de couleurs et de sons dans des jardins de paradis à la manière de Perrault et de Mme d'Aulnoy.

Nous visitons d'abord le Bosquet de Rocailles : gradins recouverts d'herbe verte et de buis, plans inclinés en marbre rose du Languedoc, coquillages suspendus et marches moussues où descend et palpite un léger voile d'eau. On y dansait autrefois, et nous pouvons y retrouver en pensée les jeunes seigneurs et les belles dames de Watteau. Les oiseaux sont là et ils chantent. Voici la strophe hypermajeure, aux rythmes de fanfare, tantôt narquoise, tantôt solennelle, du Merle noir, l'oiseau noir à bec jaune. Voici les répétitions de clochette argentine et suraiguë de la Mésange charbonnière, l'accélééré devenant roulement du Pinson (dont le rythme complexe se couronne d'une codetta éclatante). Et, dans les allées ombreuses au sortir du Bosquet : notre ami, le Rouge-gorge. Un peu ventru, aisément reconnaissable à son attitude dressée, à son plastron rouge-orange, il exhale une mélodie douce, susurrée, confiante, où alternent des traits en sixtes brisées, des cascades perlées de notes descendantes, des roulements très fins, des iambes flûtés. Toute la poésie du paysage se concentre dans ce chant mélancolique et amical. Deuxième terme de la visite : la grotte d'Apollon. On y voit quelques statues : Apollon servi par les Nymphes, les chevaux du soleil. Mais ce qui frappe surtout c'est la grotte elle-même ; grotte artificielle, soutenue par des colonnes Doriques encastrées dans le rocher. L'ombre, l'eau coulant de partout dans le bassin, une allusion discrète aux cavernes initiatiques et à quelque rite magique primitif, tout concourt à un grand mystère. Augmentant ce mystère et y apportant la poésie de leurs sons de xylophone ou de célesta, des crapauds Alytes se répondent. Pour nous rappeler qu'Apollon est un dieu de lumière et de sagesse, et aussi un dieu musicien, le meilleur de nos oiseaux chanteurs est là : la Grive musicienne aligne ses strophes fortement rythmées, d'une incomparable invention mélodique, dont les motifs trois fois répétés ont une allure d'incantation ; elle a tout trouvé, même la « Klangfarbenmelodie » ou mélodie de timbres de Schoenberg, car elle sait mélanger, dans le même trait, des pizzis secs, des gouttes d'eau, des « frou-frous » de soieries. Troisième terme : vous me conduisez à la balustrade qui surplombe l'Orangerie. Et nous admirons les orangers, citronniers, grenadiers, palmiers, qui s'entrecroisent, laissant un coin de faveur à l'Araucaria de Marie-Antoinette, préparant en fond de tableau la perspective sur la « pièce d'eau des Suisses ». Chemin faisant, vous me faites admirer les « trophées » (boucliers, casques, drapeaux) et les « pots à feu » (souvenirs des petits autels Perses où l'on entretenait le feu sacré), qui surmontent le toit du château de Versailles et lui donnent toute son envolée. Ces « trophées », ces « pots à feu », ont disparu en partie à l'aile nord et sur la totalité de l'aile du midi : vous êtes tout prêt à en faire faire des copies qui combleraient les manques : vous attendez les crédits...

Quatrième terme : nous voici à Trianon. Je retrouve avec émotion les merveilleuses colonnes ioniques en marbre rose du Languedoc, les colonnes en campan vert (vert et gris bleuté veiné de blanc), les colonnes en campan mélangé (gris, dessiné de vert, et taché de pourpre et de sang). Les parterres de fleurs m'arrachent un « Oh ! » d'admiration. Ce sont des pétunias blancs et roses, des géraniums roses et rouges, des marguerites blanches, jaunes, et teintées de mauve ; ce sont surtout des azalées, des milliers d'azalées roses, rose vif, rouge, mauve, des azalées violettes à cœur orange, avec pistil et étamines rouges.

Cinquième terme : comme les fées de Perrault et de Mme d'Aulnoy, vous avez ménagé vos effets. Vous me faites connaître Jussieu. Jussieu est un jardin situé entre le grand Trianon et le Hameau : il porte encore le nom du jardinier de Louis XVI qui y a travaillé. De nouvelles fleurs nous y attendent. Un massif de fleurs - le plus beau que j'aie jamais vu! un vitrail, une symphonie de fleurs! Des rhododendrons en bouquets rouges et roses, des azalées écarlates, jaune d'or, rose corail, rose violacé, et, résumant cet arc-en-ciel, les pétales blancs et pointus des magnolias.

Enfin, nous arrivons au sixième terme de notre visite, qui va correspondre au sixième et si triste couplet de notre chanson des Rois : le Hameau. Le jour baisse. Les crapauds Alytes réaccordent leurs xylophones. De toutes petites fleurs blanches répandent une odeur d'ail et de miel. Un étang à nénuphars est surveillé par un saule pleureur. Un peuplier pousse au beau milieu d'un escalier en spirale. C'est dans cette fausse ferme, et sous ce faux toit en chaume, que Marie-Antoinette a espéré retrouver son âme de petite fille, en jouant à la dînette avec des poupées, comme autrefois... Bientôt ce sera la nuit. Tous les merles donnent l'alarme. Je sens brusquement à quel point ma présence dérange le paysage. Il faut partir...

Et maintenant, nous nous retrouvons ici, Marc Saltet. Les protégés de Louis XIV, les grandes figures du Grand Siècle nous y ont suivi. Voici les statues de Racine et de La Fontaine, voici la statue de Molière. Et je voudrais conclure en appuyant sur deux qualités du XVIIe siècle que vous possédez au plus haut degré : la courtoisie, la continuité, la persévérance dans le travail. Marc Saltet, vous êtes architecte. Un architecte qui a fait avec Versailles et Trianon un pacte d'amour. Et comme vous vous donnez entièrement à ce que vous faites, vous concluez avec le Louvre et les Tuileries un second mariage. Mais êtes-vous seulement architecte ? Non. Vous êtes aussi jardinier, fontainier, intendant, électricien, organisateur, caissier, plombier, et à l'occasion maître d'hôtel, décorateur, fleuriste. Plus exactement, vous êtes un architecte qui sait faire tout cela et qui apprendrait encore d'autres métiers si c'était nécessaire à la bonne marche de ses travaux. Aussi hésite-t-on à vous donner un nom. « Le nom qui se peut nommer n'est pas le nom véritable », pourrais-je dire, en accommodant Lao-Tseu à notre sauce française. Je vous comparerai plutôt à ces moines qui travaillent sans bruit, méditent les textes sacrés, se sanctifient méthodiquement et laissent à l'avenir le soin de consacrer la grandeur de leur effort. Et je dirai volontiers, avec Louis Lavelle : « Il faut que tout être particulier s'insère lui-même dans un tout dont il se reconnaît comme un élément... il découvre alors dans sa propre pensée un acte qui enveloppe ce tout et ne cesse d'en recevoir un aliment qui ne lui est jamais refusé. »